

**C'est l'événement philosophique de la rentrée: Barbara Cassin et son équipe montrent qu'aucune langue ne doit être sacralisée au point que l'on garde des vocables non traduits.**

La philosophie s'est incarnée, tout au long de son histoire, dans des langues différentes dont on ne saurait, sous peine de contresens ou d'inintelligibilité, faire abstraction. Mais on a fréquemment tiré argument de la difficulté que représente, notamment pour les traducteurs, cette irréductible diversité des langues pour renoncer purement et simplement à traduire certains termes, au prétexte qu'ils n'auraient aucun équivalent français. Les philosophes allemands par exemple - et plus particulièrement certains d'entre eux, comme Hegel ou Heidegger - ont ainsi souvent été l'objet de traductions truffées de mots non traduits (tel le *Dasein* qui, dans la langue ordinaire, signifie «la présence» ou «l'existence») ou systématiquement ajoutés au français entre parenthèses, comme pour mieux signifier au lecteur l'irréductible génie d'une langue supposée partager avec le grec cette incommensurable profondeur qui ferait de l'une et de l'autre les langues philosophiques par excellence.

Qu'on ne se méprenne pas sur son sous-titre («Dictionnaire des intraduisibles»): le *Vocabulaire européen des philosophies*, publié sous la direction de Barbara Cassin, est à mille lieues de ce terrorisme et de cette sacralisation de certaines langues, mortes ou vivantes. Partant d'une réflexion sur la difficulté - et non l'impossibilité - de traduire en philosophie, il entend «penser la philosophie en langues, traiter les philosophies comme elles se disent, et voir ce que cela change dans nos manières de philosopher».

Si le grec, langue dans laquelle on a philosophé pendant un millénaire, ainsi que l'allemand - langue philosophique récente (inaugurée par Kant, elle a à peine plus de deux siècles) mais combien riche et féconde - occupent bien sûr une place de choix, c'est au total une quinzaine de langues (dont le russe, le norvégien, l'hébreu et l'arabe) qui sont représentées dans ce volume. Fruit d'une dizaine d'années de travail et d'une équipe qui ne compte pas moins de cent cinquante collaborateurs aux compétences scientifiques et linguistiques les plus variées, l'ouvrage compare sous quelque quatre cents entrées plus de quatre mille mots ou expressions. Il s'agit soit d'un terme sans équivalent dans une autre langue ou d'un «faux ami», soit d'ensembles de mots ou de constellations de sens particulièrement difficiles à superposer dans les différentes langues - comme c'est le cas des termes désignant en grec, en latin, en anglais ou en allemand ce que nous appelons tantôt «âme», tantôt «esprit» - et dont la confrontation éclaire les singularités, les nuances et les inflexions des uns aux autres; autrement dit, toutes ces distorsions qui font l'histoire et la géographie des langues et des cultures.

Enfin, certains articles, plus généraux, sont consacrés à un problème particulier (les différentes manières de dire le temps, la question de la traduction elle-même, etc.) ou à l'une des principales langues européennes, afin d'en étudier le génie propre et ses incidences sur l'expression et la pensée philosophiques. Ainsi, l'espagnol dispose de deux verbes «être», selon que l'on désigne un état stable, une propriété essentielle (*ser*) ou un état circonstanciel (*estar*), distinction pour laquelle les Allemands, ironisait un philosophe espagnol, «donneraient l'une des quelques provinces qu'on leur a laissées». Quant à l'anglais - devenu au XXe siècle la langue dominante en philosophie, et sans doute la moins «métaphysique» des langues européennes -, certaines de ses particularités linguistiques lui confèrent, outre une remarquable souplesse et un grand pouvoir créatif (que l'on songe aux possibilités offertes par l'usage systématique des formes telles que *the making*, *the feeling*, etc.), un rapport spécifique aux choses qui permet de mieux comprendre certains traits de la philosophie anglaise elle-même, de l'empirisme classique au pragmatisme ou à la philosophie analytique contemporaine.

Le français n'est pas oublié. L'article qui lui est consacré souligne, à juste titre, combien «l'installation de la pensée dans la langue française revêt une signification d'emblée politique». De fait, en publiant en 1637 son *Discours de la méthode* non en latin, langue savante, mais en français,

langue vulgaire, afin d'être compris de tous - même des femmes, précise-t-il -, Descartes exprime bel et bien la conviction que la pensée est également ouverte à tous. Et cette conviction, qui sera un des traits spécifiques de la philosophie de langue française, explique sans doute pour une large part le lien singulier, plus étroit que dans nulle autre langue, qui l'unit à la littérature.

L'ensemble fait de cet ouvrage passionnant et de conception très originale bien plus qu'un simple usuel. Il n'entend du reste nullement se substituer aux traditionnels dictionnaires de philosophie qui reposent tous, plus ou moins, sur le présupposé même qui est ici récusé, à savoir celui d'un découpage univoque et universel des concepts et des réalités. Refusant, pour sa part, tant «l'universalisme logique indifférent aux langues» que «le nationalisme ontologique avec essentialisation du génie des langues» qui conduit à privilégier telle ou telle langue, le *Vocabulaire européen des philosophies* revendique «une ambition politique: faire en sorte que les langues de l'Europe soient prises en compte, et pas seulement d'un point de vue patrimonial comme on préserve les espèces menacées». Aussi se propose-t-il de jouer la géographie contre l'histoire afin de «constituer une cartographie des différences philosophiques européennes». Gageons que cette belle entreprise trouvera, bien au-delà du seul cercle des philosophes et des linguistes, le large public qu'elle mérite.